

FIN JANVIER

Pour la troisième fois dans la journée, il était sorti prendre un café au petit bistrot en bas de chez lui. Par trois fois déjà il était descendu avec le même visage fatigué et osseux, par trois fois il était entré dans ce café sombre aux vitres embuées et à l'odeur de tabac froid. Par trois fois donc il avait crié au serveur « un café noir, sans sucre. » et l'avait bu à petites gorgées, laissant couler le liquide noir et brûlant le long de sa gorge. Par trois fois il était ressorti dans le froid hivernal de la rue et était remonté dans son petit appartement du second étage. Il aurait, comme à chaque fois, cherché longuement ses clés dans l'immense poche de son pardessus gris. La serrure avait craqué et il était entré presque à reculons dans cette pièce où il travaillait, ou plutôt devait travailler, car depuis ce matin il n'avait pas trouvé l'énergie nécessaire pour s'y mettre. Il avait bien essayé, ça oui ! À plusieurs reprises il s'était même assis à sa table d'écriture, et même, il s'était surpris à remonter une feuille de papier dans son antique machine à écrire. Mais à chaque fois il s'était relevé, perturbé, la bouche pâteuse et les yeux irrités. Sa main droite tremblait un peu aussi, et en allumant une énième cigarette, il avait fait tomber son briquet. Alors, par trois fois depuis ce matin, il était descendu prendre un café. Par trois fois il avait reculé le moment où il faudrait que, fatalement, il se mît au travail pour de bon.

Par la fenêtre du salon, on voyait le soleil froid de janvier s'évanouir sur les toits zingués des immeubles voisins. La lumière oscillait tendrement sur les murs poussiéreux de cette pièce aux allures du XIX^{ème} siècle. La noire silhouette d'un arbre décharné se découpait à droite, le long d'un mur en pierres blanches, et son physique inquiétant se projetait en ombre chinoise jusque dans un coin de la pièce où finissait de s'affaisser un vieux fauteuil club en cuir rouge. Sous la fenêtre, sa table d'écriture donc, encombrées de papiers cornés et de mégots de cigarettes. Au centre de ce fourbis régnait en maîtresse du monde sa machine à écrire imposante, noire, massive et bruyante. Une feuille de papier y était insérée et machinalement, il avait tapé en majuscules : CHAPITRE XXIII. Mais depuis ce matin, la machine avait cessé de crépiter comme les autres jours, elle restait silencieuse, attendant avec impatience de pouvoir délivrer sa fougue vorace pour les dernières pages de ce roman. Les derniers rayons de soleil qui s'obstinaient à traverser le verre dépoli de ses carreaux sales venaient se briser sur la large mâchoire de la machine où luisaient une à une les touches brillantes comme de l'émail.

Il prit enfin le courage de s'asseoir, tout d'abord en éloignant la chaise de son bureau, comme pour apprivoiser cette peur qui le tenaillait. À deux mètres de lui, la machine lui jetait des clins d'œil métalliques de défi, il sentait la peur s'emparer à nouveau de lui, la peur de continuer, la peur de finir le roman qu'il avait entamé, son estomac grognait bruyamment dans le silence

glacé de la pièce. Cette fois-ci la raison semblait la plus forte, les délais se rapprochaient dangereusement, le réfrigérateur était vide, il avait une semaine de retard sur le loyer. Mais en réalité, ces contingences matérielles affrontaient avec peine la crainte esthétique et psychologique qui le dévorait : de quel droit pouvait-il terminer un roman ? Pourquoi vouloir écrire à tout prix une fin à un roman ? Pourquoi donner un sens à une histoire qui n'en a pas besoin ? Pourquoi finir, pourquoi achever un livre, le clore sur lui-même ? N'était-ce pas arbitraire et injuste d'écrire le mot FIN ? Il épongea son front avec un grand mouchoir à carreaux. Il se rapprocha, dans un effort titanesque, de cette arrogante machine. Il saisit les derniers feuillets qu'il avait tapés, ceux du chapitre XXII. Il reprenait un peu courage à la lecture des dernières lignes. Il jeta aussi un œil sur le canevas griffonné sur une feuille volante. Pas de doute possible, l'histoire touchait à sa fin, le chapitre XXIII ne pouvait que clore son roman. Déjà il avait retardé le moment de conclure, en insérant in extremis le personnage inquiétant de Lesaut qui lui avait permis de rajouter deux chapitres. Seulement, malgré les crampes qui le faisaient souffrir, il ne pouvait encore différer le dénouement de ce roman, qu'il devait en plus remettre le lendemain à l'éditeur. Il lui restait une nuit pour achever le dernier chapitre. En une nuit il aurait pu écrire une douzaine de chapitres, mais pas de dernier chapitre. Il sentait qu'il se trahissait lui-même, lui qui, comme le lecteur, avait imaginé une multitude de fins différentes, qui avait conçu mentalement une foule de scènes, de situations et de dialogues différents. Fixer l'œuvre, l'idée de fixer son roman le tourmentait chaque jour un peu plus et il se demandait s'il pourrait encore longtemps continuer de la sorte. Peut-être finirait-il par engager un nègre pour ses derniers chapitres. Cette lâcheté, par son absurdité, le fit rire aux éclats, d'un rire franc et nerveux, qui se fracassa contre les murs du salon, avant de s'évanouir dans le silence d'une soirée qui s'annonçait longue et tortueuse. L'idée de finir son roman ce soir-même le torturait comme la mort pouvait obséder un chirurgien qui s'apprête à opérer le cœur d'un patient. Il se sentait défaillir à l'idée que ce fût la fin et qu'il n'ait plus de sang ni de vitalité lui-même pour recommencer un autre livre. Malgré tout, dans un soupir de résignation, il traîna sa chaise inconfortable en face de la machine, fit craquer ses longs doigts osseux et regarda une dernière fois au dehors. Maintenant il faisait nuit, le soleil ne produisait plus qu'une mince auréole rouge pâle au-dessus de la ville dans laquelle il allait pourtant s'engouffrer une dernière fois.

Décidément, il faisait rudement froid dans cette avenue mal éclairée. Il allait sans aucun doute se mettre à pleuvoir. Il y avait comme cela une règle implacable selon laquelle, les soirs de filature, il pleuvait toujours ou du moins il faisait froid. De toute façon ce n'était vraiment pas son jour ; parce qu'il était arrivé en retard à son agence, il avait loupé de peu une nouvelle cliente qui l'avait déjà contacté deux fois dans la semaine. Enfin une cliente intéressante, et qui aurait pu lui

fournir une enquête digne de ce nom. Mais il avait fallu que ce matin-là le concierge le retînt sur le pas de la porte, à papoter innocemment tout d'abord puis à exiger à tout prix le paiement du loyer. Payer le loyer, mais avec quoi si ce rustre ne le laissait pas aller gagner de quoi ? Bien sûr qu'il paierait, il payait toujours, avec du retard, certes, mais toujours il payait son dû. Alors il s'était laissé prendre au chantage le plus stupide qu'on lui eût jamais donné d'accepter. À la réflexion, il se demandait même si le concierge ne l'avait pas interpellé dans la seule intention de lui proposer ce marché, non sans avoir au préalable réclamé le loyer. Bref, il avait été conclu – le concierge, plus malin qu'il ne l'aurait cru, avait exigé qu'on signât un contrat en bonne et due forme – il avait été conclu donc qu'en échange de trois mois de loyer, ce qui voulait dire rester encore trois mois dans cet appartement misérable du second étage, il filerait et prendrait note de tous les agissements du locataire du troisième qu'il soupçonnait, disait-il, de « fricoter avec sa femme ». C'était en somme une affaire assez simple, pendant trois semaines, il suivrait comme convenu cet homme suspect et ferait, tous les deux jours, un rapport écrit au concierge. Il avait hérité, pour une sombre histoire de loyer, d'une enquête ordinaire alors qu'il aurait pu obtenir quelque chose qui eût quelque retentissement dans la profession, s'il avait pu éviter cet acariâtre individu.

Et cet autoradio qui ne fonctionnait même plus ! Il y avait des soirs comme ça où il serait bien rentré se coucher, mais le concierge l'épiait sans doute comme un forcené. Il avait bien insisté « Attention mon petit gars, j'ai l'œil, et le bon, alors pas d'entourloupe, je veux des renseignements dès demain soir » et bla bla bla... L'après-midi avait été maussade, quelques coups de téléphone à des contacts. L'homme du troisième était resté chez lui. De toute façon, depuis ce matin qu'il filait ce Lesaut, c'était le vide total, pas un indice, pas un mouvement, pas l'ombre d'une histoire louche, et surtout pas un radis ! « Pourvu qu'il n'aille pas faire un tour à la campagne ! C'est pas avec ce qui me reste que je pourrais me payer le voyage ! » Il maugréa en silence puis tapa un grand coup sur l'autoradio, des fois que ça daignerait fonctionner sous la torture... Bien sûr que non, l'appareil clignota puis s'éteignit, quelle idée d'avoir acheté ce machin électronique ! Et dire que son Lesaut se trouvait confortablement assis dans sa 406 rouge à écouter un disque de Vivaldi... dans une voiture chauffée avec ça... Le feu passa au vert et sa voiture prit par la droite, une rue étroite et sans âme, bordée d'arbres défleuris et de maisons décrépies. Il gara sa voiture devant le numéro 15 et se dirigea vers la sonnette. Le détective Ripiot prit consciencieusement en note l'heure à laquelle Lesaut pénétrait dans cette mesure d'un autre âge, prit le nom sur la boîte aux lettres, décida que cela suffisait bien pour aujourd'hui et retourna se coucher.

Bien sûr, le concierge lui aussi avait pris note de l'heure précise à laquelle Ripiot était rentré. Et le lendemain :

- M. Ripiot, je trouve votre comportement un peu léger, vous êtes rentré hier soir à 22h53 alors que M. Lesaut (il prononça son nom à voix basse, ce qui donnait un ton comique à son indignation) n'est rentré qu'à 23h15 !

- Et bien c'est justement l'horaire qui me manquait, celui de son retour. Je vous remercie bien, nous nous voyons toujours ce soir, n'est-ce pas ?

Et il abandonna son interlocuteur vexé. Il était engagé pour suivre un homme soupçonné d'être l'amant de sa femme. Or la femme du concierge était bien restée toute la soirée de la veille en compagnie de son cher et tendre époux. Alors le reste... le concierge n'avait pas à le savoir autrement que comme justification de son travail.

Ripiot monta dans sa voiture pour aller à son bureau. À tout hasard il écouta les messages laissés sur le répondeur. Le haut-parleur crachotant de l'appareil lui déversa son flot de platitudes habituelles ; des grands-mères à la recherche de leur chien, des femmes en quête d'un riche mari, des bourgeois jaloux et un message de son rendez-vous d'hier qui, non sans lui reprocher d'avoir posé un lapin, proposait de la rappeler le vendredi soir entre 18h et 20h. Cela rassura le détective qui prit le numéro de téléphone de cette cliente potentielle afin, le cas échéant, de pouvoir la contacter de chez lui. Ce n'était pas très « professionnel » mais une telle affaire méritait une petite concession. Et puis, il ne lui restait « que » trois mois à vivre chez lui, et encore, connaissant le sale caractère du concierge, peut-être un peu moins s'il n'était pas satisfait de ses services. Mais dans l'attente de cette nouvelle enquête qui le faisait palpiter, il regagna précipitamment sa chambre pour continuer de filer le type du troisième. Comme la veille, Lesaut ne sortit pas de la matinée à part pour faire des courses à la supérette du coin. À midi, Ripiot décréta une pause et descendit pour déjeuner dans le petit restaurant en face de chez lui. Petit restaurant, c'était le mot, tout juste quatre tables qu'il fallait agencer savamment pour qu'aucune ne gêna la porte d'entrée. Ripiot déjeunait tôt lorsqu'il était sur une enquête afin de pouvoir suivre son homme pendant les repas. Mais en sortant, il leva les yeux au ciel et un reflet l'éblouit : c'était le soleil de janvier qui s'était cogné contre une vitre. D'abord, Ripiot ne se retourna pas, il entra dans le restaurant. Puis en ressortit promptement. Le reflet venait du troisième étage, justement de la chambre de ce Lesaut. Il entra à nouveau dans le restaurant, prit la table près de la fenêtre, commanda un plat simple et observa ce mystérieux reflet avec attention. Car bien sûr, étant donné l'éclat, ce ne pouvait être qu'une paire de jumelles que Ripiot réussit même à entrapercevoir à travers les épais rideaux de cretonne qui obstruaient la fenêtre.

Ripiot avala son repas sans même se rendre compte qu'il n'aimait pas les côtelettes d'agneau et garda les yeux rivés sur la fenêtre étincelante du troisième étage. Il sortit précipitamment du restaurant sans ôter sa serviette, ce qui lui donnait un air de parfait ahuri, et s'engouffra dans son immeuble dont il monta les marches quatre à quatre. Essoufflé mais toujours impatient de découvrir ce que Lesaut pouvait bien observer, Ripiot s'empara lui aussi de ses jumelles, se plaça à la fenêtre et dirigea ses regards vers les cibles probables des coups de jumelles du troisième. L'immeuble d'en face n'offrait guère que deux possibilités, à moins que Lesaut soit assez fou pour s'obstiner à admirer des persiennes verdâtres d'un autre temps. Il s'agissait du second ou du troisième étage où s'agitaient tant bien que mal deux silhouettes traînant leurs ombres avec une certaine nonchalance.

Maintenant Ripiot attendait que Lesaut ait fini son petit manège pour pouvoir traverser la rue sans être reconnu et se renseigner sur les deux mystérieux locataires qui avaient dangereusement laissé leurs fenêtres ouvertes. Ripiot redoutait un peu le contact avec le concierge sachant les hostilités ouvertement déclarées qui existaient avec le sien. Lorsqu'il ne vit plus le double reflet des jumelles sur la vitre du restaurant, Ripiot dévala les escaliers aussi vite qu'il put, à la grande surprise de son concierge qui ne l'avait jamais vu aussi pressé. Ripiot poussa la lourde porte en bois de l'immeuble et frappa à la porte du concierge. Heureusement pour lui, le couple était absent et ce fut un tout jeune garçon d'une dizaine d'année qui lui ouvrit la porte, un large sourire aux lèvres. C'est avec un air de bonhomie empruntée que Ripiot questionna le jeune enfant sur les deux mystérieux locataires. L'un d'eux était un retraité des chemins de fer, grincheux comme tout, mais qui « payait son loyer à temps » (cette précision amusa beaucoup Ripiot qui ne manqua pas de féliciter le petit en lui disant qu'il ferait sans aucun doute un « très bon concierge ») contrairement à cet autre individu-là, un écrivain au teint cireux qui occupait le même vieil appartement depuis plus de dix ans. Ripiot remercia le garçon d'une franche poignée de main et lui dit qu'il « se souviendrait de lui pour Noël ». Ça ne mangeait pas de pain et puis, étant donné les finances du moment, c'était ce qu'il y avait de plus raisonnable ! Avant de ressortir il alla faire un tour aux étages des deux chambres. Il n'apprit rien de plus et redescendit en fumant une cigarette que le concierge, de retour, lui intima d'éteindre immédiatement. Décidément, ces concierges... Enfin, il obtempéra et avant d'ouvrir la porte qui donnait sur la rue, il jeta un regard au dehors ; non, Lesaut n'était plus à la fenêtre. Il sortit, tranquilisé.

Le concierge le reçut les bras croisés et les sourcils froncés. Allons donc, qu'allait-il imaginer ce coup-ci ? Et en effet, le concierge acariâtre avait des raisons de lui en vouloir : Lesaut venait justement de sortir pendant que « Monsieur le Détective » se renseignait sur le prix des chambres, chez le concurrent. Comme le concierge était ulcéré, Ripiot prit un air piteux, s'excusa,

supplia le concierge de bien vouloir garder ses engagements. Puis, une fois que le concierge, gêné par une telle effusion, lui avait fait signe de se taire, Ripiot lui glissa ironiquement en montant les escaliers :

- Je voulais juste savoir s'il était plus avantageux pour un amant d'avoir une chambre avec grand lit chez le concurrent d'en face...

Lesaut avait filé, d'accord, mais et alors ? Bon d'accord, c'était une faute, mais... non, pas de mais possible, c'était une belle connerie, il n'y avait plus qu'à attendre qu'il revienne. Pas le choix, c'était tout ce qu'il pouvait faire maintenant. Ripiot s'empara des jumelles et scruta à son tour les habitants d'en face. Chacun des deux avait ses petites manies. Le retraité, qui tournait en rond dans son appartement, ouvrait ses fenêtres toutes les demi-heures, laissant s'échapper une fumée blanche insolite ; l'écrivain du second était déjà descendu deux fois pour prendre un café au petit bar du coin, sinon il ne faisait rien, il restait assis devant sa fenêtre, l'air effrayé. Des originaux ! Il ne manquait plus que ça !

Lesaut revint chez lui en début de soirée. Ripiot l'entendit monter les marches d'un pas lourd. Il en déduit, avec l'assurance que lui donnait l'expérience des filatures, que pour ce soir, c'en était fini, Lesaut irait s'écrouler sur son lit et ronflerait jusqu'au lendemain. Mais comme l'assurance de l'expérience n'est qu'un reflet de l'ignorance, Lesaut redescendit une petite heure plus tard d'un pas léger, peut-être même sifflait-il un air connu. Ripiot enfila son vieil imperméable marron, se chaussa et descendit en trombe les escaliers à la poursuite de ce satané Lesaut qui, vraiment, était décidé à le faire tourner bourrique !

En sortant, il crut l'avoir perdu de vue et se maudissant déjà d'une pareille suite d'erreurs interprétatives, il le vit se glisser entre les grandes portes de l'immeuble d'en face. Au moins il n'aurait pas tout faux ce soir-là se rassura-t-il. Ripiot leva les yeux au ciel, le soleil froid de janvier s'évanouissait sur les toits zingués du quartier et parvenait avec quelque peine à chauffer les quelques chats de gouttière qui miaulaient en cadence la tombée du jour. Les ombres s'allongeaient dangereusement sur les façades des immeubles, notamment celle d'un grand arbre décharné dont le contour net et précis se découpait silencieusement sur les murs décrépis du bâtiment. La fenêtre de l'écrivain était encore sombre, Ripiot pensa qu'il avait dû aller prendre un énième café au petit bistrot du coin. Celle de l'enfumeur fêlé diffusait une folle lumière blanche qui défilait par vagues successives contre les rideaux. Ripiot se décida à entrer, redoutant de se retrouver nez à nez avec un concierge en manque de cible à cribler de reproches. Mais non, on ne pouvait pas avoir de la poisse en permanence et le vestibule était complètement silencieux. On entendait à peine les pas du Lesaut qui grimpa les marches d'un pas allègre. Ses pas se fixèrent... au niveau du second étage, si pour une fois son expérience pouvait lui rendre un service fiable.

Ripiot monta au premier étage d'un pas rapide et silencieux puis s'immobilisa. Il n'avait pas entendu de bruit dans la serrure ni de sonnette. Il attendit, le souffle altéré. Le plancher craqua une fois, puis une seconde et à chaque instant Ripiot bandait ses muscles pour garder une pause la plus immobile possible. Au bout de quelques minutes, la porte craqua et sembla même voler en éclats. Le bruit sec du bois fissuré résonna dans la cage d'escalier, se cognant sur les murs, pour venir s'écraser violemment contre les carreaux du vestibule. Ripiot profita de ce bruit opportun pour grimper les marches qui le séparaient de ce filou. Il serra la crosse de son arme de toutes ses forces.

La porte venait de s'ouvrir dans un tel fracas que ses mains tressautèrent sur le clavier de la machine. L'ampoule qui éclairait la pièce vacilla sous l'effet du courant d'air. Il voulut se retourner et saluer l'individu qui venait le délivrer de cette tâche éprouvante, lui exprimer son immense gratitude de venir le distraire dans un travail si pénible qu'il n'avait pas envie d'achever.

Trois coups résonnèrent dans la chambre à moitié vide. Une cigarette encore allumée se laissa tomber par terre et roula aux pieds de Lesaut. Dans le bref silence qui suivit les détonations, on entendit des gouttes de sang qui frappaient le plancher poussiéreux d'un rythme régulier. Lesaut s'approcha de la machine à écrire. Il s'en saisit sans même poser un regard sur le cadavre encore chaud qui gisait dans la pénombre et commença à frapper quelques touches de sa main tremblante.

La nuit finissait de s'allonger sur la ville, et le soleil n'était plus qu'une mince auréole rouge pâle au-dessus de ces toits grisâtres où se jouaient en silence de formidables drames. Enfin résonnèrent dans la nuit et le silence trois majuscules sentencieuses :

FIN